

Chapitre 1

La lumière, d'abord.

Une lumière blanche, plate, sans une ombre, qui tombe d'un néon encastré dans un plafond que je ne connais pas. Le genre de lumière qu'on trouve dans les salles d'attente et dans les chambres froides des boucheries. Le genre de lumière qui ne vous veut pas de bien.

Je ne bouge pas. Je fais ce que mon père m'a appris à faire avant d'ouvrir la bouche devant un malade : je regarde.

Un médecin qui parle avant d'avoir regardé, Paul, c'est un curé qui donne l'absolution avant d'avoir entendu la confession.

Il adore cette phrase. Il la ressort à chaque repas de famille, entre le fromage et la tarte, et l'oncle René fait semblant de la découvrir à chaque fois.

Donc je regarde.

Chez nous, au-dessus de mon lit, il y a une poutre noire fendue d'un bout à l'autre. Une fente en zigzag que j'appelais l'Éclair quand j'avais cinq ans, parce que j'étais persuadé qu'elle était tombée du ciel un soir d'orage. Je la fixe chaque matin depuis vingt ans. C'est la première chose que je vois en ouvrant les yeux, avant même de savoir quel jour on est.

Ici, pas de poutre. Pas d'Éclair. Des dalles blanches percées de petits trous, alignées comme des dominos dans leur boîte. J'essaie de les compter. J'arrive à quatorze et je perds le fil. Je recommence. Onze. Je laisse tomber.

J'ai la bouche sèche, un goût de carton mouillé sur la langue. La tête remplie de plâtre frais, du plâtre qui aurait eu toute la nuit pour prendre. Et le corps. Surtout le corps. Lourd, lourd, lourd, comme si quelqu'un m'avait ouvert pendant mon sommeil pour couler du plomb fondu dans chacun de mes os, du crâne jusqu'aux orteils, avant de tout refermer proprement.

Je connais cette sensation. Enfin, presque.

Les noces du cousin Gérard, il y a deux ans, à la salle des fêtes de Taisnières. Le cidre bouché, puis le vin blanc, puis la goutte de l'oncle René, celle qu'il distille dans sa grange et qui a rendu aveugle un cheval en 1958, à l'en croire. Je m'étais réveillé le lendemain dans la paille, à côté d'une truie qui me regardait avec un air de reproche que je n'ai jamais

oublié. Il m'avait fallu deux jours pour retrouver l'usage de mes jambes, et une semaine pour retrouver ma dignité.

Mais là, c'est pire. Bien pire. Je n'arrive même pas à soulever les jambes. Elles sont là, je les sens, mais c'est comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre et qu'on me les avait prêtées sans le mode d'emploi.

Pas de truie, au moins. C'est déjà ça.

Le bal.

Hier, c'était le bal.

Ça me revient d'un coup, en vrac, comme une valise qu'on renverse. Les lampions tendus entre les tilleuls de la place, rouges, blancs, bleus, qui se balançaient au moindre souffle d'air. L'estrade en planches devant la mairie, qui gémissait sous les talons. L'orchestre des frères Dufossez, l'accordéon, la batterie trop forte, la trompette qui partait toujours un demi-ton trop haut passé minuit. L'odeur des frites, de la bière tiède, et de la poudre des pétards que les gamins faisaient claquer derrière l'église en se croyant malins. Le transistor du café Leclercq, posé sur le rebord de la fenêtre, qui braillait encore les nouvelles du Tour : Merckx avait gagné au sommet du Ventoux, et il avait fallu lui donner de l'oxygène à l'arrivée. Mon père dit que ce Belge n'est pas un homme, c'est une machine. Mon père dit beaucoup de choses.

La chaleur. Il faisait si chaud que toutes les vestes étaient restées sur les dossiers des chaises dès neuf heures, et que même le curé avait défait son col.

Et Annie.

Annie dans sa robe jaune, celle avec les boutons blancs sur le devant, qu'elle a cousue elle-même sur la machine de sa mère et dont elle est si fière qu'elle ne s'assoit jamais complètement, pour ne pas la froisser. Annie qui rit, la tête renversée en arrière, les cheveux collés aux tempes par la sueur, pendant que les pompiers défilent derrière leur fanfare. Annie qui me tire par la manche pour aller danser, qui me marche sur les pieds exprès pour me faire enrager, et qui me dit « Oh, pardon, docteur » avec son air de sainte-nitouche.

Elle m'appelle docteur pour me taquiner. Je n'ai pas encore le diplôme. Plus qu'un an.

Annie.

Après, je ne sais plus.

Il y a un trou. Un trou noir, net, bien découpé, comme quand on arrache une page d'un cahier et qu'il ne reste que la petite frange de papier

le long de la reliure. Je tends la main vers ce qu'il y avait après, et ma main ne trouve rien.

La goutte, sûrement. L'oncle René et sa goutte de malheur.

J'ai une habitude. Je devrais dire un talent, et j'en suis assez fier. Quand quelque chose me gêne, quand une pensée me pique comme un caillou dans une chaussure, je la range. Je l'imagine comme un objet, je la pose dans un tiroir, et je referme. Clac. Ça marche à tous les coups, depuis que je suis gosse. Les examens ratés. Les engueulades avec mon père. Le chien des Bocquet, sous les roues de la 404, l'été de mes quatorze ans. Tiroir. Clac.

Le trou d'après le bal, je le range dans le tiroir. Clac. On verra plus tard.

Je veux me redresser. Mes mains cherchent les bords du matelas et rencontrent du métal. Froid. Lisse. Je tourne la tête, et ça me coûte, comme si j'avais le cou rouillé.

De chaque côté du lit, des barres chromées sont relevées. Comme sur un lit d'enfant.

Ou comme sur une cage.

Allons, Paul. Tu dramatises. C'est un lit d'hôpital, voilà tout. Tu as trop bu, tu es tombé, on t'a ramassé.

C'est possible. C'est même probable. Sauf que je connais les lits de l'hôpital d'Avesnes, j'y ai fait mon stage l'hiver dernier, et ils n'ont pas de barres chromées. Ils ont des sommiers qui grincent, des draps rêches qui sentent la lessive, et une bonne sœur au bout du couloir qui vous fait la morale si vous toussiez après vingt-deux heures.

Je pousse sur la barre de droite. Elle ne bouge pas. Mes bras tremblent sous l'effort, j'ai des courbatures jusque dans les épaules.

J'ai dû danser toute la nuit.

Quelque chose me serre le poignet gauche. Un bracelet de plastique gris, épais, avec un petit boîtier sur le dessus, comme une montre sans cadran. Pas d'aiguilles, pas de chiffres. Juste un minuscule point rouge qui clignote, patiemment, toutes les deux secondes.

Je tire dessus. Il ne s'ouvre pas. Pas de boucle, pas de fermoir. Comme s'il avait poussé là.

La peau me brûle en dessous, là où il frotte. Une écorchure, je crois. Ou une griffure. Je ne regarde pas. Je n'ai jamais aimé regarder ce genre de choses de près, les plaies, les griffures, ce qui suinte. Mon père dit que c'est un sacré handicap pour quelqu'un qui veut devenir médecin. Je lui

réponds que je compte soigner les gens de loin. Ça ne le fait pas rire. Rien ne le fait rire, à part sa phrase sur les curés.

Je laisse retomber mon bras sur le drap. Le point rouge continue de clignoter.

Un. Deux. Un. Deux.

Comme un cœur. Un cœur qui n'est pas le mien.

Je regarde la pièce.

Un fauteuil en skaï bleu, près de la fenêtre, avec un coussin plat comme une galette. Une table étroite montée sur roulettes, poussée contre le mur. Un placard à portes coulissantes, en bois clair, qui ne ressemble à aucun meuble que je connaisse. Ni chez nous, ni chez les Lemaire, ni même dans le catalogue de La Redoute que ma mère feuilletait le dimanche après la messe. Au mur, en face du lit, un cadre avec des coquelicots, le genre d'image qu'on achète au kilo sur les marchés. Une porte entrouverte donne sur une petite salle d'eau carrelée de blanc.

Et l'odeur.

De la javel, d'abord. De la soupe, quelque part plus loin, poireaux et pommes de terre. Et en dessous, quelque chose de plus sucré, de plus lourd, qui me serre la gorge. Je connais cette odeur. C'est celle des chambres où j'accompagnais mon père, les jeudis de tournée, chez les vieux des fermes isolées. La vieille Mme Dubrulle, avec ses jambes violettes et son chapelet. Le père Carlier, qui ne reconnaissait plus sa propre femme. C'est l'odeur des pièces où l'on ne rouvre plus les volets. L'odeur de la fin.

Un hospice. On m'a collé dans un hospice.

Pour une gueule de bois, je trouve qu'ils ont eu la main lourde.

La porte s'ouvre sans qu'on ait frappé.

Une femme entre à reculons, en tirant un chariot qui cliquette. La quarantaine, ronde, des joues rouges de campagnarde, une blouse bleu pâle et un pantalon assorti, comme un uniforme de dentiste. Un badge épinglé sur la poitrine : NADÈGE. Pas de nom de famille. Juste Nadège, comme une vendeuse de chez Prisunic. Elle porte des chaussures blanches à semelle épaisse qui ne font aucun bruit sur le sol, et ça, allez savoir pourquoi, c'est ce qui me glace le plus.

— Bonjour, monsieur Vernier ! On a bien dormi ?

Elle parle fort. Lentement. En détachant chaque syllabe, comme on parle à un gosse de trois ans ou au père Carlier quand il avait enlevé son sonotone.

Monsieur Vernier.

Personne ne m'appelle comme ça.

— Monsieur Vernier, c'est mon père, je dis.

Ma voix sort rauque, éraillée, méconnaissable. Une voix de vieux corbeau. J'ai trop crié hier soir. Trop chanté. Trop fumé de Gitanes, peut-être, à force de vouloir faire le malin devant les copains de Saïd.

Saïd.

Le nom me passe dans la tête comme un courant d'air froid, et je ne sais pas pourquoi. Je le range. Tiroir. Clac.

— Bien sûr, dit Nadège avec un grand sourire.

Elle a dit ça comme on dit « bien sûr » à un ivrogne qui vous explique qu'il a connu de Gaulle personnellement.

— Où suis-je ?

— Aux Tilleuls, monsieur Vernier. Vous êtes chez vous.

— Chez moi, c'est à Hautmesnil. Rue de l'Église. La maison avec la plaque en cuivre à côté de la porte.

— Mais oui.

Elle appuie sur quelque chose au pied du lit. Un déclic, et la barre de droite s'abaisse toute seule, dans un chuintement de moteur. Je n'ai vu ni manivelle, ni levier. Rien. Elle a juste appuyé.

Qu'est-ce que c'est que ce lit ?

— Allez, hop, on se redresse.

Elle glisse un bras dans mon dos avant que j'aie pu protester et me soulève comme un sac de pommes de terre. Elle sent la crème pour les mains, le café, et une pointe de tabac froid qu'elle doit croire bien cachée. Je veux la repousser, mais mes mains ne m'obéissent pas vraiment. Elles sont gourdes, engourdies, comme quand on a dormi dessus toute la nuit. Elle cale un oreiller derrière moi, tapote, lisse le drap, tapote encore. La honte me monte aux joues. Une inconnue qui me manipule comme un infirme, et moi qui ne peux rien faire.

C'est là que je remarque le pyjama. Un pyjama à carreaux bruns et beiges, le genre de chose que ma grand-mère aurait offert à mon grand-père pour Noël, avant de le regretter. Je ne l'ai jamais vu de ma vie. Il est trop grand. Les épaules tombent, les manches me mangent les poignets. Ce n'est pas à moi.

Quelqu'un m'a déshabillé pendant que je dormais.

— Où est mon costume ?

— Vos affaires sont dans l'armoire, monsieur Vernier.

— C'est le costume de mon père. Il me l'a prêté pour le bal. S'il y a une tache dessus, il va me tuer.

Nadège rit. Un vrai rire, franc, qui lui plisse les yeux.

— Ah ben ça, je ne voudrais pas être à votre place !

Elle fait rouler la table jusqu'au-dessus de mes genoux. Dessus, un plateau en plastique beige. Deux tartines beurrées, coupées en petits carrés, comme pour un gosse qui ne sait pas encore tenir son pain. Un yaourt nature. Une tasse en plastique avec un couvercle et un bec verseur, comme les biberons de ma petite cousine. Et un gobelet minuscule, pas plus gros qu'un dé à coudre, dans lequel roulent trois cachets. Un blanc, un rose, un jaune.

— Vos cachets d'abord.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Comme tous les matins.

— Tous les matins ?

Elle sourit sans répondre et me tend le gobelet.

Mon père a une autre phrase, moins drôle que celle sur les curés : *Ne laisse jamais personne te mettre quelque chose dans la bouche sans savoir ce que c'est. Même pas un médecin. Surtout pas un médecin.*

Je prends le gobelet. Je fais semblant de tout avaler d'un coup, la tête renversée en arrière, comme un cow-boy avec son whisky, et je bois une gorgée de café au lait tiède par le bec ridicule. Les cachets sont sous ma langue. Ils commencent déjà à fondre, amers, farineux.

Nadège ne me regarde plus. Elle a sorti de sa poche une petite plaque noire, grande comme une carte à jouer, et la tapote du bout de l'index. La plaque s'allume sous ses doigts. Des couleurs, des petites lignes, des carrés qui bougent. Elle écrit dessus. Sans stylo. Juste avec le doigt.

Elle écrit quelque chose sur moi.

Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Et qu'est-ce qu'elle raconte, là-dedans ?

Je coince les cachets contre ma joue pour pouvoir parler.

— Où est Annie ?

L'index s'arrête.

C'est à peine une seconde. Peut-être moins. Mais je le vois, parce que je regarde, parce que je fais ce que mon père m'a appris. Son visage change. Quelque chose se ferme derrière ses yeux, comme un volet qu'on tire d'un coup sec un soir d'orage. Et elle jette un coup d'œil vers la porte.

Vers la porte.

— Il n'y a pas d'Annie ici, monsieur Vernier.

— Annie Lemaire. La fille de la ferme Lemaire, à la sortie du village. Elle était avec moi au bal. Hier soir.

Nadège range sa plaque dans sa poche. Elle reprend son sourire, mais ce n'est plus le même. Celui-là, elle l'a sorti d'un tiroir, elle aussi.

— Votre fille vient cet après-midi. Vous verrez, ça va vous faire du bien.

— Ma fille ?

Je ris. Un rire bref, qui me racle la gorge et me fait tousser.

— Je n'ai pas de fille. Je n'ai même pas de fiancée.

J'aurais pu ajouter : *pas encore*. Je ne l'ajoute pas. Ça ne la regarde pas.

Nadège me tapote l'épaule, deux fois, gentiment, comme on flatte un vieux chien, et elle repousse son chariot vers la porte.

— Mangez vos tartines, hein. Je repasse tout à l'heure.

La porte se referme. J'attends d'entendre ses pas s'éloigner dans le couloir. Rien. Ces satanées semelles. Elle pourrait être juste derrière, l'oreille collée au battant, je n'en saurais rien.

Alors je compte jusqu'à trente. Lentement. Mille un, mille deux, comme on compte entre l'éclair et le tonnerre pour savoir à quelle distance est l'orage.

Puis je crache les cachets à moitié fondus dans ma paume et je les enfonce tout au fond du pot de yaourt, avec le manche de la petite cuillère, bien profond.

Pour une fois, je laisse le dessert.

Il me faut un temps fou pour sortir de ce lit.

Je fais passer une jambe par-dessus le bord, là où la barre s'est abaissée, puis l'autre, en m'aidant des mains comme on déplace un meuble trop lourd. Le sol est froid sous mes pieds nus. Un lino gris moucheté, légèrement collant, qui fait un petit bruit de ventouse quand je décolle la plante du pied.

Quand je me mets debout, la pièce tangué. Pas un peu. Franchement. Comme le pont du bac à Dunkerque, le jour où mon père nous avait emmenés voir la mer et où ma mère avait vomi par-dessus le bastingage devant tout le monde. Je m'agrippe à la table à roulettes, qui file sous ma main comme un chien qui a vu un chat, et je manque de m'étaler de tout mon long. Je me rattrape au lit. Mes genoux craquent. Deux petits craquements secs, comme des brindilles.

J'ai trop dansé.

Non.

Il faut que j'arrête de me raconter ça. Personne ne se réveille dans cet état après un bal, même avec la goutte de l'oncle René. Personne ne perd l'usage de ses jambes pour quelques valse et un paso doble.

On m'a drogué.

C'est la seule explication qui tienne debout. Ce qui est plus que je n'en peux dire pour moi. Les cachets de ce matin, et d'autres avant, sûrement, pendant que je dormais. Voilà pourquoi j'ai la tête comme du plâtre et des membres qui ne répondent plus. Voilà pourquoi il y a un trou après le bal. Un trou qu'on a creusé exprès.

Je traverse la chambre en me tenant à tout ce qui passe à portée de main. Le mur. Le dossier du fauteuil. Le rebord du placard. Quatre mètres, pas plus. Il me semble que je mets une minute entière. Merckx a mis moins de temps pour grimper le Ventoux, et lui, au moins, on lui a donné de l'oxygène en haut.

Quand j'atteins enfin la fenêtre, je suis essoufflé comme si j'avais monté la côte de l'église à vélo avec Annie assise sur le porte-bagages.

La poignée tourne. La fenêtre s'ouvre de dix centimètres, puis bute net. Quelque chose la bloque : une petite pièce de métal vissée dans le montant, qui l'empêche d'aller plus loin. Je pousse. Je tire. Je pousse encore. Rien à faire. Dix centimètres. Assez pour sentir l'air du dehors sur mon visage, un air frais, humide, qui sent l'herbe coupée et quelque chose de plus âcre, comme de l'essence. Pas assez pour passer la main.

Ils ont pensé à tout.

Je regarde à travers la vitre.

En bas, une cour. Une pelouse tondue ras, trois bancs verts, des allées de gravillons blancs bien ratissées. Au milieu, un grand tilleul dont les feuilles commencent à jaunir sur les bords, ce qui est bizarre, en plein mois de juillet. Plus loin, un parking avec une dizaine de voitures, et au-delà, une rue.

Ce n'est pas Hautmesnil.

Ce n'est même pas l'Avesnois. Chez nous, il y a des haies, des prés, des pommiers, des vaches qui vous regardent passer avec l'air de juger votre façon de marcher. Des fermes en brique rouge et en pierre bleue posées au milieu des pâtures comme des jouets qu'un enfant aurait oubliés là. Ici, de l'autre côté de la rue, les maisons sont collées les unes aux autres en longues rangées de brique sombre, toutes pareilles, avec leurs portes étroites, leurs fenêtres hautes et leurs toits d'ardoise luisants de pluie. Au-dessus des toits se dresse une cheminée d'usine, immense, qui ne fume pas.

Une ville. Une ville du Nord, une ville de filatures, quelque part du côté de Lille ou de Roubaix. Je n'y suis allé que deux fois, pour la faculté, et les deux fois je me suis perdu.

Et les voitures.

Je ne reconnais aucune des voitures du parking. Pas une 404. Pas une DS, pas une 2 CV, pas même une R4, et pourtant Dieu sait qu'il y en a partout. Des carrosseries arrondies, lisses comme des galets de rivière, aux phares étirés en amande, comme des yeux de chat. Des couleurs éteintes, gris, blanc, noir. Des emblèmes que je n'ai jamais vus. On dirait les voitures de l'an 2000 qu'on dessine dans le *Journal de Tintin*.

Sur le trottoir d'en face, un homme passe. Jeune, en blouson, les cheveux ras comme un appelé. Il marche en parlant tout seul, la main collée contre l'oreille, et soudain il éclate de rire. Tout seul. Au milieu de la rue.

Un fou. Ils laissent sortir les fous, ici.

Je reste là, le front presque contre la vitre, et j'essaie de réfléchir. Vraiment réfléchir, comme pour un examen. Mais les pensées glissent. Elles m'échappent au moment où je crois les tenir, comme les poissons dans le seau quand on allait pêcher dans l'Helpe avec les copains, et qu'on essayait de les attraper à mains nues pour faire les malins.

Alors je fais la liste. Mon père dit toujours : quand tu ne comprends rien, fais la liste.

Hier soir, j'étais au bal, à Hautmesnil, avec Annie.

Ce matin, je me réveille dans une ville que je ne connais pas, à je ne sais combien de kilomètres de chez moi. Dans un pyjama qui n'est pas le mien. Avec un bracelet que je ne peux pas enlever et qui clignote comme un cœur. Dans une chambre dont la fenêtre ne s'ouvre que de dix centimètres. Une femme aux semelles silencieuses me fait avaler des cachets, me parle comme à un demeuré, et écrit des choses sur moi dans une petite plaque qui s'allume toute seule.

Et quand je prononce le nom d'Annie, elle regarde la porte.

Elle a eu peur.

Je serre le rebord de la fenêtre jusqu'à ce que mes doigts me fassent mal. Ils sont raides, mes doigts, et noueux, et je les sens trembler contre le plastique. Je ne les regarde pas. La drogue, encore.

Quelqu'un m'a amené ici. Pendant la nuit, pendant que j'étais inconscient, quelqu'un m'a transporté jusqu'ici, m'a déshabillé, m'a mis ce bracelet au poignet et m'a enfermé.

Je ne sais pas qui. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais même pas où je suis.

Mais je sais une chose.

Quelqu'un, dans cet endroit, sait où est Annie.